

le parti du Piémont et de cette Italie, une, dont on aime à se former une si belle idée. . . Quoiqu'il en soit, les Français ont maintenu la tranquillité à Rome. . . (Sans eux) les révolutionnaires auraient commencé ici avec toute leur énergie. Le général Goyon*), auquel les révolutionnaires avaient demandé s'il voulait les laisser faire, les menaça des canons ; il a fait son devoir si bien qu'il s'est mérité, dit-on, le nom de jésuite et de Père Goyon ! »

Puis, après avoir démenti les racontars « que le Pape se trouvait au Vatican comme dans une espèce de captivité », Mullendorff poursuit : « Il est vrai que l'on travaille en secret, à Rome comme autre part, et rien ne nous assure que les troubles n'éclatent un jour ou l'autre. . . remettons cela à la protection de la divine Providence ; espérons, prions ; Dieu a été visiblement avec Pie IX en 1849. . . Je me trompe en disant que nous sommes en repos ici ; il faudrait plutôt dire que nous avons chaque jour quelques batailles à livrer, je veux dire des batailles à une espèce d'animaux que vous n'avez appris encore à connaître qu'à demi : les puces. . . C'est cette année 1859 la cinquième grande bataille que je livre à ces ennemis farouches ; j'ai été tant de fois vainqueur que j'espère l'être encore dans la suite. »

Fin décembre Jules Mullendorff rapporte « que les choses politiques vont très mal. . . Les révolutionnaires ayant réussi en quelque sorte dans leur entreprise**), ils ont levé le masque dont ils se couvraient auparavant. . . et ils montrent que le principe qui les fait agir n'est pas nouveau, c'est l'ennemi du genre humain qui est leur chef et leur maître. » (!)

Le carnaval de 1860 est calme, l'ordre ayant été maintenu « par une proclamation du général Goyon dont on raconte les choses les plus belles, les plus édifiantes et les plus rassurantes. »

Mais devant l'imminence du conflit armé entre les troupes pontificales et sardes, conflit dont l'issue ne pouvait être un secret pour personne, la confiance de Mullendorff s'ébranle un tout petit peu, sans disparaître, bien-entendu : « Il n'y a rien à craindre pour l'Eglise ni pour l'existence du Souverain Pontife qui a pour lui les promesses inébranlables de notre Seigneur. S'il y a quelque chose à craindre pour nous, c'est notre propre faiblesse, mais la faiblesse s'évanouit et se fortifie par la prière, par la souffrance, par la confiance en Dieu. »

Dans une lettre adressée à ses parents le 23. 6. 1860, Mullendorff raconte « l'histoire de ces événements de bonheur et de fidélité qui resteront profondément gravés dans sa mémoire, pour toujours » : après avoir été uni à l'Eglise par les liens du sous-diaconat le dimanche

*) Depuis 1856 commandant les troupes d'occupation françaises à Rome.

**) A la suite de l'accord qui eut lieu à Villafranca entre Napoléon III et l'empereur d'Autriche, l'Assemblée nationale déclara à l'unanimité, le 1^{er} septembre, la réunion des Légations (provinces) pontificales avec le royaume de Sardaigne.